

Toute la beauté que cache notre corps

ROMONT • Une biologiste et une laborantine prélèvent des échantillons d'organes et les colorent. Dans le monde de l'infiniment petit, arthrose et autres maux prennent alors une dimension artistique quasiment surréaliste.

ESTELLE BAUR

Photographier des tissus articulaires microscopiques, puis agrandir ces clichés afin de les exposer au public, voilà le pari fou que se sont lancé Véronique Chobaz et Nathalie Busso, toutes deux chercheuses au Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) à Lausanne. Images d'arthrite, d'arthrose ou de goutte, ce travail a récemment été récompensé par le prix à la création Zonta. «C'est un projet très ancien, car cela fait des années que nous travaillons dans ce monde de l'histologie et que nous rencontrons des choses magnifiques», explique Véronique Chobaz, originaire de Romont. «Comme cela fait environ dix-huit ans que nous explorons cet univers ensemble, Nathalie et moi, nous avons peu à peu développé ce projet. Nous nous sommes donné le temps de rechercher les moyens techniques adéquats pour parvenir à ce résultat.»

«La nature est très ordonnée. Mais lorsque la maladie s'introduit là-dedans, elle amène du désordre»

VÉRONIQUE CHOBAZ

Car au travail de laboratoire s'ajoutent deux défis artistiques importants: trouver l'appareil apte à prendre des clichés de bonne qualité à partir d'un support mesurant quelques microns et parvenir à recadrer la photographie en choisissant ce qui est le plus à même de susciter un intérêt artistique. «Il s'agissait de montrer ce qui nous parlait, ce qui nous remplissait d'émotion. Parler de la recherche à travers une démarche ludique qui pourrait elle aussi toucher les gens.»

Géométrie naturelle

Les tissus articulaires, de souris ou d'humains, se succèdent. «Abysses», «Passion», «Rivages dorés» sont autant de titres qui témoignent de l'abstraction du sujet. L'imagination du spectateur est ainsi privilégiée et on oublie rapidement que c'est la maladie qui est ici exposée.

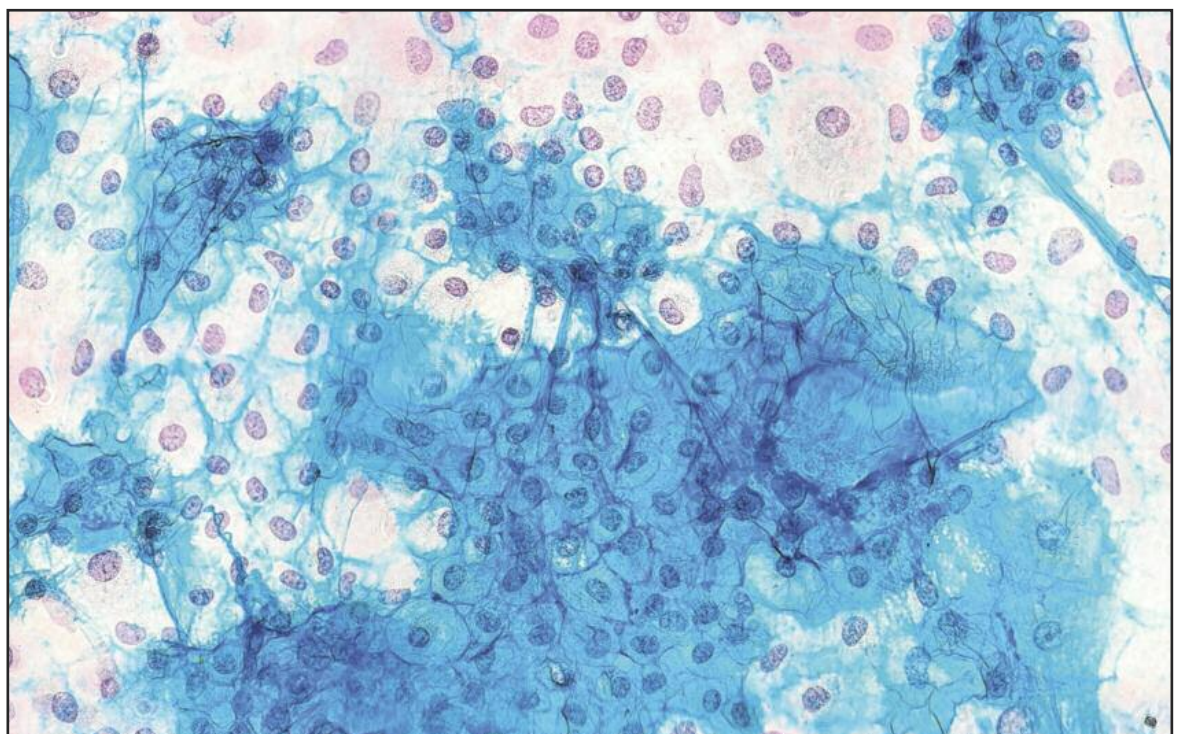
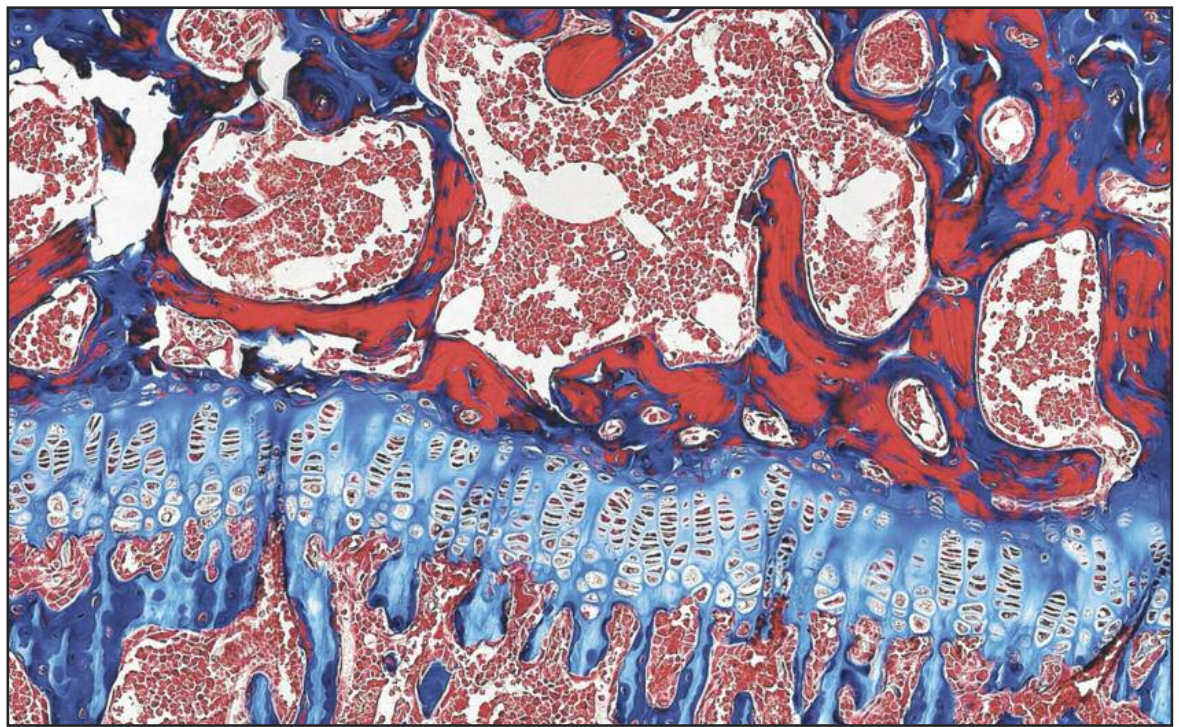
«Sur certaines photos, on a vraiment l'impression de voir des coups de pinceau, explique la laborantine en biologie. C'est ce qui me fascinait depuis toujours: la nature, dans ce qu'elle a d'infiniment petit, est très ordonnée. Lorsque la maladie s'introduit là-dedans, elle amène du désordre. Pourtant, de ce chaos peut naître quelque chose de très beau.»

Des colorants spécifiques

La technique utilisée est celle de l'histologie, qui consiste à prélever des échantillons d'organes, à les fixer et à en faire des microcoupes, puis à les colorer. «Nous avons vraiment gardé le protocole de base, avec des colorants spécifiques pour chaque tissu. Cela nous permet de mettre en évidence certaines inflammations ou dégradations. Il n'y a donc pas du tout eu de démarche artistique de ce côté-là. D'ailleurs la plupart

des échantillons que nous avons utilisés ont été ressortis de boîtes archivées.» La taille des photographies varie entre 70 et 120 centimètres, travaillées avec des grossissements allant jusqu'à plus de 1000

fois. «L'intérêt était de montrer de grands formats afin de pouvoir se plonger dans les images.» Le résultat est très original. Les clichés attestent d'une netteté incomparable et les couleurs utilisées permettent vraiment à l'esprit de se déconnecter du réel. «Quand la première photo s'est avérée véritablement présentable, avec une bonne définition, une bonne netteté, ce fut une jolie récompense», sourit Véronique Chobaz. Alors que des travaux usant du principe de fluorescence ont déjà été présentés par le passé, cette exposition de vues microscopiques est une grande première en Suisse romande. «C'est aussi le moyen pour nous d'avoir un autre regard sur ces tissus que celui des scientifiques.» Les photos, en vente pour la fondation à la recherche, sont visibles à la tour du Sauvage de Romont jusqu'au 19 juillet. |



Véronique Chobaz, laborantine, et Nathalie Busso, biologiste, chercheuses au service de rhumatologie du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV), donnent une touche artistique aux dégradations du corps. DR

FESTIVAL DE MUSIQUES SACRÉES DE FRIBOURG

Pèlerinage vers la Lumière

BENJAMIN ILSCHNER

Le Festival international de musiques sacrées (FIMS) offre à Fribourg une fin de semaine riche en concerts. Jusqu'à dimanche, six ensembles sont encore en lice à l'église du Collège St-Michel pour sillonner le répertoire en long et en large. Sans compter les offices chantés (je, ve 16h30 - 17h, chapelle Ste-Ursule), la messe dominicale (10h, cathédrale St-Nicolas) et l'audition finale de l'atelier de chant grégorien qu'anime Jaan Eik Tulve.

Un moment particulier s'annonce ce soir, lorsque les vocalistes de Singer Pur entreront en scène. A leur programme mi-ancien, mi-moderne, entre autres œuvres de Lassus, Willaert ou encore John Tavener, une création mondiale: le «Diptico de Juan de la Cruz» commandé par le FIMS au hautboïste et compositeur Michel Rosset. Le Fribourgeois se souvient de la prise de contact il y a un an et demi: «On m'a donné carte blanche, avec une seule condition: la pièce devait être pour voix a cappella puisque c'est l'ensemble Singer Pur qui allait en donner la première.»

Un honneur plus qu'une contrainte pour le compositeur, lui-même venu à la musique par le chant choral. «Avant de commencer le hautbois, j'étais membre de la

Maîtrise du Collège St-Michel. La voix fait partie de mon monde intérieur depuis toujours», raconte Michel Rosset, que nous avons rencontré au FIMS mardi soir, à la sortie du «Requiem pour Josquin» donné par le sextuor vocal Cinquecento.

Si l'affinité avec le chant est évidente, son travail de composition n'en demandera pas moins une longue réflexion: la réalisation de la partition - dix-sept minutes de musique - représente deux mois et demi de gestation. En premier lieu vient le choix du texte. Deux poèmes de Juan de la Cruz retiendront l'attention de Michel Rosset, qui nourrit une forte admiration pour l'écriture de ce mystique espagnol du XVI^e siècle: «Sa poésie est extrêmement ramassée, très efficace. Et elle sonne presque toute seule.» Dans le premier poème, un berger se lamente d'avoir été rejeté par sa belle. La référence au Christ et à l'humanité suit une gradation dramatique et culmine à la fin de ces vers, lorsque le père meurt les bras étendus sur un arbre: «Son cœur, hélas, d'amour est déchiré.»

A cette complainte succède une sorte de progression inverse: la solitude, la dérélition, les ténèbres, la lamentation sont contredites par

l'Espérance, la Lumière, la Trinité et la Présence. «Dans la philosophie de Juan de la Cruz, la nuit est un passage obligé dans le pèlerinage vers la divinité», expose le compositeur. Les deux poèmes se complètent donc comme si l'un était le négatif de l'autre. Le diptyque est alors apparu comme la meilleure forme à utiliser pour mettre en regard ces deux images. Une étape clé dans la démarche de Michel Rosset: «A partir du moment où cette structure était claire dans ma tête, j'ai pu me lancer dans la recherche des tournures harmoniques au piano, les mettre sur papier.»

Puis vient l'heure où la musique prend vie en concert. Un moment magique puisque à elle seule, la partition reste un secret pour l'auditeur... Souvent lui-même dans le rôle du musicien-créateur, Michel Rosset se réjouit d'entendre les chanteurs s'approprier le nouvel opus: «Il y a toujours du suspense. Certaines choses ne seront peut-être pas tout à fait comme je les ai pensées, mais il faut laisser aux interprètes cette liberté de saisir le texte», conclut-il. |

> **Je 20h30 Fribourg**
Eglise du Collège St-Michel. Pour détails, voir agenda.



Les vocalistes de Singer Pur créent ce soir le «Diptico de Juan de la Cruz» de Michel Rosset. DR